

Petite grammaire de l'ISD

Et si la « personne » redevenait le cœur d'intrigues multiples ?

Que dit-on quand on parle d'identité, de singularité ou de dignité (ISD) à propos de la personne humaine ?

- On se situe alors sur un terrain existentiel fort sensible et le ton peut facilement monter... ou au contraire laisser de marbre, chacun manipulant ces mots « à sa manière » ! Pour éviter de faux débats qui en resteraient à des disputes de mots, nous vous proposons de nous arrêter quelques instants sur le sens des mots dans leurs différentes formes grammaticales et dans leurs différents contextes d'échange : le substantif « identité » pris isolément n'a pas le même sens que le verbe réfléchi « s'identifier », ni que l' « objet » d'une « quête d'identité » ou d'une « reconnaissance » ; il change de sens quand il est articulé avec la singularité et la dignité !

L'objectif de ces lignes n'est pas de définir une fois pour toutes ces termes afin de **produire une description générale, théorique et abstraite de la « personne humaine »** (au demeurant potentiellement utile comme « cadre de référence ») mais de préciser l'usage le plus courant de ces mots afin de permettre à chacun de les « faire jouer » (comme de simples « outils » de nos multiples « jeux de langage » ou comme les divers instruments d'un orchestre) pour **présenter les personnes au cœur des multiples dramaturgies de l'existence**, ayant à exprimer leur singularité propre dans leur environnement spécifique, à leurs risques et périls, en se raccrochant pour l'heure à une identité donnée... le plus dignement qu'il soit possible ! **En jouant de ces trois références, saurons-nous parler de nos existences avec passion ?**

« *Identité - singularité – dignité* », trois abstractions pour une réflexion intellectuelle sur l'actualité du personnalisme ? Ou bien trois pôles d'un vocabulaire foisonnant qui nous permet de mettre concrètement en scène la « personne » dans la diversité et dans le suspens de nos multiples existences ?

-Réponse, le 12 / 12 au Forum 104 !

* *Identité – Singularité – Dignité* : 3 « **substantifs** » qui, lorsqu'ils sont pris isolément, se définissent difficilement car ils sont des « **concepts – pivot** » sur les quels se sont construits les diverses philosophies et sciences humaines que nous évoquerons plus loin. Et bien malin qui peut dire aujourd'hui ce qu'est une « Identité », une « Singularité » ou bien la « Dignité » ! Chacun de ces concepts renvoie à des entités ou à des valeurs fort variables selon la discipline ou les contextes dans lesquels on se situe :

- L'identité est invoquée pour qualifier une permanence par delà les continus changements, pour assimiler deux réalités sous la catégorie du « même », ou pour désigner le sujet d'une action ou d'une passion. Mais l'identité juridique n'a pas grand-chose à voir avec une identité ethnique, une identité psychologique ou sociologique, une identité narrative... et maintenant une identité numérique !
- La singularité permet d'opérer des distinctions au sein d'un monde confus, indifférencié, farci de généralités abstraites ; elle peut aussi viser ce qui est unique, comme par exemple chaque existence ! Mais la singularité de chacun est de nature fort différente selon qu'elle porte sur des traits physiques de naissance, sur l'histoire vécue, sur le tempérament, sur le comportement, sur chacune de nos relations personnelles... Elle est à la fois étayée par la biologie qui souligne l'individualité de chaque ADN et

relativisée par toutes les autres sciences qui montrent les déterminismes qui conditionnent chaque individu et chaque action !

- Quant à la dignité, chaque culture en a sa conception propre, mais la fait apparaître quand on en est privé ! L'égalité de tous les hommes est invoquée dans la Déclaration des Droits de l'Homme de 1948 pour exiger l'égalité de tous les hommes, souvent en référence à la capacité d'être libre. Dans les relations intersubjectives, elle est ce qui s'oppose aux humiliations et à la honte.

L'identité est sous le signe du « même » et pousse à se rapprocher, à s'assimiler, à adhérer, à imiter, à s'affilier, dans un mouvement centripète, alors que la singularité est sous le signe de l'« autre » et de la « différence » en poussant à prendre ses distances et à s'autonomiser dans un mouvement centrifuge, ou bien encore à distinguer, à séparer, à mettre à part dans un geste créatif ou amoureux... Mais dans la réalité, l'une ne se construit jamais sans l'autre, toute naissance d'un enfant est une séparation de la mère ! Toute relation amoureuse instaure une nouvelle identité et une nouvelle singularité ! C'est bien la dignité de toute vie que d'articuler ces mouvements.

Sous leur forme « substantive » et pris isolément, ces trois mots peinent à exprimer le mouvement et les interférences de la triple réalité à la quelle ils se réfèrent.

Lorsqu'on les fait jouer ensemble pour éclairer des situations concrètes, ils peuvent aider à comprendre les ressorts cachés de la personne humaine aux prises avec des identités désormais multiples et fluctuantes, avide de singularité face aux obligations et aux opportunités de l'existence, et fort jalouse de sa dignité ! **Il s'agit alors de déceler l'intrigue qui se noue** dans chacune de ces situations en y retrouvant chaque fois de véritables « aventures », à la fois individuelles et collectives, tantôt heureuses et tantôt dramatiques !

* Quête d'identité, de singularité et de dignité : quand ces trois substantifs désignent **l'objet d'une quête**, ils prennent alors une tournure dramatique : ils ne sont plus des concepts abstraits ; ils deviennent des enjeux d'efforts et de luttes spécifiques et acharnés, et par là même des moteurs de l'action ; ils reconfigurent l'espace et le temps avec des amis et des ennemis, un temps de l'attente et du désir, un temps de l'action, et un temps des victoires et des échecs, toujours provisoires. Dans chaque réaction un peu vive d'un adolescent, d'un exclu ou d'un cadre rabroué, comme dans chaque lutte sociale, on peut retrouver les traces de cette triple quête qui s'entremêle et qui ne cesse de rebondir. Le plus souvent ces quêtes vont dans des sens contradictoires, l'enjeu du personalisme est peut-être de les articuler.

* S'identifier – Se singulariser – Se rendre digne : **3 verbes transitifs** qui chacun renvoie à une action ou à un comportement dans les quels la personne joue son existence : un individu abstrait ne peut pas être le sujet de telles actions ; seule une personne concrète (ou un groupe distinct de personnes) peut « s'identifier, se singulariser ou se rendre digne » dans un contexte précis où elle « s'implique ». Quand on recourt à ces verbes, c'est pour souligner l'investissement personnel de chacun, son ampleur et son caractère « totalisant ». Chaque personne humaine se construit en s'identifiant soit à une groupe (ethnique, amical...) ou à une catégorie (professionnelle, sociale...), soit à un modèle (un idéal, une valeur, un « sens », une éthique...), soit à une personne (d'abord à la mère chez le bébé à travers des jeux, puis à un Père symbolique avec le langage, et puis... à une vedette ou à un maître...) Quand on « se singularise », on prend une position déterminée, plus ou moins consciente et volontaire, mais qui nous engage personnellement dans une relation contingente, et quand on « se rend digne » on s'expose aussi tout entier. « Transitifs », ces verbes soulignent le caractère transitoire de ces actions qui ouvrent l'identité, la singularité et la dignité de chacun et de chaque groupe sur une histoire aventureuse co-construite avec d'autres qui ne s'arrête même pas avec la mort.

* Identification – singularisation : **2 substantifs définissant des actions particulières**, ponctuelles et passagères, soit des procédures administratives spécifiques, soit une démarche psychologique ou existentielle, dans le développement de chaque personnalité (cf plus haut)

* *Identité individuelle – identité collective*: chaque personne construit son **identité individuelle** au sein de son environnement social et culturel d'une façon complexe que les différentes écoles psychologiques décrivent de façon différente. Freud lui-même qui fut l'un des premiers à montrer la place de l'inconscient à l'intérieur de chaque personne, a fortement évolué dans ses propres représentations, passant d'une première « topique » qui opposait « l'inconscient, le préconscient et le conscient » au jeu du « moi », du « surmoi » et du « ça ». Les pragmatistes anglo-saxons aiment à distinguer le « je » subjectif spontané, du « moi » objectif plus permanent et du « self », plus neutre, façonné par son environnement.

L'identité individuelle ne se laisse donc pas enfermer dans de quelconques définitions figées, ni dans quelques attributs ; elle est dynamique et renvoie à des actes ou à des positionnements dans l'existence.

Les **identités collectives** donnent un sentiment d'appartenance et constituent des forces politiques déterminantes ; leur nature varie fortement selon le contexte socio-politique : au 19^{ème} et au 20^{ème} siècle, les identités nationales et de classe ont structuré la conflictualité ; à la fin du 20^{ème} siècle, les identités ethniques, religieuses (islamisme), sexuelles (homosexualité) ou de genre (féminisme) ont pris le relais !

Une identité collective peut-elle se définir autrement que par une appartenance ? Peut-être... si l'on est dans un espace démocratique pluriel ouvert sur une citoyenneté mondiale... Il y aurait alors une « identité humaine » à construire, sans attribut particulier... mais resterait bien l'idée d'une commune appartenance à l'humanité...

* *Crise d'identité* : **crise existentielle** où la personne sent son identité flageoler et où tout l'environnement et tout l'univers apparaissent ébranlés. Pour les personnes concernées, une telle crise peut alors apparaître à son paroxysme. Qu'amène cette crise ? Un retour à une identité propre ? Un changement d'identité ? Jusqu'où peut-on changer d'identité ? (Pour pouvoir « changer », encore faut-il qu'existe un « quelque chose » ou un « quelqu'un » qui « change »...) Dès que l'on parle de « crise », on présente l'existence sous un registre dramatique, on « met en scène » un basculement possible vers le meilleur comme vers le pire !

* *Identitaire* : adjectif qualifiant une « quête » mais plus souvent une « dérive », et alors fréquemment lié à « communautaire » pour désigner les **risques de repliement sur soi et de sectarisme** de telles aventures !

* *La reconnaissance de l'identité, de la singularité et de la dignité* : à y bien réfléchir, qu'est-ce qui se joue réellement dans ces recherches existentielles et souvent contradictoires évoquées plus haut ? L'« identité », la « singularité » et la « dignité » ne peuvent pas être l'objet final de ces quêtes puisqu'elles ne peuvent constituer un « objet » définissable, objectivable et donc « possédé ». **Par derrière elles, ce qui est véritablement visé, c'est le respect et l'estime de soi que procure la « reconnaissance de l'identité, de la singularité et de la dignité »!**

Mais une telle reconnaissance ne peut s'opérer que dans une réciprocité : on ne peut faire reconnaître sa propre identité, sa singularité et sa dignité que dans des interactions où l'on reconnaît soi-même celle des autres... sinon c'est un leurre qui ne dure qu'un temps ! **Il n'y a de reconnaissance possible que dans une relation forte** (que l'on qualifierait bien d'« amour » si ce mot n'était pas lui-même galvaudé et ne recouvrait pas des relations fort différentes...). **On ne peut que se recevoir d'un Autre.**

Et ce jeu de reconnaissances croisées suscite à son tour un immense sentiment de reconnaissance, un « état de grâce », une allégresse qui change tout !

**Au cœur de ce « triangle des Bermudes » philosophique,
les mille et un scénarios de la « personne » !**

Depuis sa naissance en Grèce la philosophie n'a cessé de jouer de ces trois concepts pour comprendre et décrire ce qu'est un homme (par différenciation avec les dieux, les animaux et les choses). Dans l'antiquité, la question essentielle semblait la permanence des identités et des singularités quand tout coule et tout change (le « *Panta rei* » d'Héraclite (541-480) ; l'*âme* garantissait une survie par delà la mort (Platon : 428-347) ou bien une constance face aux adversités ou à la fugacité des sensations du *corps* (les Stoïciens et les Epicuriens), la Cité (la « *polis* ») garantissait la continuité des actions publiques (Aristote : 384-322) ainsi que la dignité du Citoyen... mais guère celle de l'esclave (ni de la femme, ni de l'in-fans). Depuis l'époque moderne et la naissance de la psychologie et d'une certaine sociologie, la réflexion anthropologique s'est de plus en plus cristallisée autour de ces trois concepts, mais dans des problématiques très diverses, voire opposées ! Le colloque du 12/12 n'a nullement l'ambition de rendre compte de ces multiples « théories de l'identité, de la singularité ou de la dignité », si ce n'est pour mettre en perspective la *personne*... dans des scénarios d'ailleurs fort différents, tous plus captivants les uns que les autres... pour celui qui prend le temps de les comprendre...

Ironie de l'histoire, le mot même de « *personne* » a quitté le monde du théâtre (où il désignait un « masque » ou un « rôle ») pour rentrer dans le monde de la Philosophie, via la théologie, afin d'expliquer à la fois la commune identité, la singularité et l'égale dignité des trois personnes divines : Tertullien (150 à 230) fut le premier à expliquer que Jésus de Nazareth, Dieu le Père créateur et l'Esprit Saint qui est au cœur des hommes, sont bien trois « personnes » distinctes tout en partageant une même « substance » divine, c'est-à-dire, une même identité; le Concile de Nicée (325) approfondira sa compréhension de Jésus Christ en enrichissant le concept de « *personne* » qui lui est attribué par une double « nature » divine et humaine : le concept d'« incarnation » exprime cette double « identité » divine et humaine reconnue par les chrétiens à la « personne » historique de Jésus.

Au terme de l'Antiquité Chrétienne, les Confessions d'Augustin (354-430) creusèrent la réflexion sur le Moi et sur sa *mémoire* jusqu'à y retrouver cette *Personne* qu'est Dieu, « plus intime à moi-même que moi-même ».

Au Moyen Age, le concept de *personne* (initialement réservé à Dieu) fut étendu à tous les hommes pour désigner leur singularité propre, leur commune identité et leur égale dignité qui les distinguent éminemment du monde des animaux et du monde des choses... théoriquement !

Au XVIIème siècle, Descartes (1596-1650) refonda la philosophie moderne à partir d'une remise en question de notre identité personnelle : « Je doute, donc je pense, donc je suis, et je suis capable de vérifier mes dires ! ». L'*ego*, l'identité cartésienne, est rationnel, lié à la naissance de la science expérimentale, mais abstrait et sans singularité !

Au XIXème siècle, Kant (1724-1804) prolongea cette philosophie du *sujet* : chaque *conscience* est potentiellement dotée d'une même identité qui est donc universelle, d'une même capacité critique à définir ce qui est vrai, ce qui est bon, ce qui est beau ! (La science, l'éthique et l'esthétique). La dignité de l'homme c'est d'être capable de liberté et plus précisément d'autonomie. C'était au temps où les révolutions américaines et françaises fondaient la démocratie sur l'*individu*, peu avant que le capitalisme et l'économie libérale ne sapent toutes les vieilles solidarités naturelles pour y substituer un individualisme marchand... à terme mondialisé !

Au XX ème siècle, la belle identité de la *conscience* vola en éclat ! Freud (1856-1939) remit en cause l'homogénéité de la *conscience* en exhumant l'*inconscient* et le *surmoi* ; la sociologie de Durkheim (1858-1917) et de Weber (1864-1920) montra combien les croyances ou les décisions aussi personnelles que le suicide sont déterminées socialement.

Heidegger (1889-1976) et la phénoménologie nièrent toute possibilité de définir l'identité ou la dignité de l'homme de façon univoque, et surtout pas par la conscience ni par le vouloir : c'est

une affaire de vécu, non de concept ! Il en va de la vie et de la mort, de ce qui est « donné » et de ce qui est « possible », ici et maintenant ! La singularité revint en force, par exemple dans la « contingence » des situations ou dans le « visage » de l'autre (Levinas : 1906-1995) ; l'identité et la dignité personnelles se diversifièrent et à se complexifièrent au gré des *existences* (Sartre : 1905-1980, Camus : 1913-1960) de chaque personne et de chaque groupe de personnes, selon les âges et les cultures, selon les situations et les histoires, selon le *ressort intentionnel* (l'*intentionnalité*) (Husserl : 1859-1938) et les réponses de la *chair* (= « le corps en tant qu'il ressent » : Merleau Ponty : 1908-1961), bref, selon la *vie* (Michel Henry : 1922-2002) de chacun...

A cette même époque, les spiritualités orientales réhabilitèrent l'*intériorité* pour rebasculer les identités personnelles au sein du cosmos, avec ou sans Dieu.

Parallèlement Locke (1632-1704) inaugura une longue tradition pragmatiste anglo-saxonne qui mit très tôt en doute l'unité du moi en distinguant :

- le « *je* » *subjectif* spontané, porteur d'actions et de sensations, et continuellement changeant,
- le « *moi* » *objectif* plus permanent, définissable par des caractéristiques et par les sciences humaines,
- le « *soi* » (ou « *self* »), plus neutre et réfléchi, à la fois subjectif et objectif, et permanent, s'inscrivant dans son environnement social.

Pour ces pragmatistes, les personnes sont façonnées par toutes les interactions avec l'environnement. Mead (1863-1931) et Winnicott (1896-1971) montrèrent comment la subjectivité se forme dès la petite enfance (et sans doute même dès le fœtus) en s'autonomisant à l'égard de la relation maternelle, toujours singulière. Dewey (1859-1952), l'inspirateur d'Obama, décrit l'« *expérience personnelle* » comme un moment fort où la personne s'unifie en s'ajustant à ce qui lui arrive ; à l'échelle collective, la vie démocratique permet ce même type d'expérience unificatrice... mais de façon toujours risquée et aléatoire.

Ce pragmatisme à l'égard des personnes s'est aussi exprimé à travers les réflexions « analytiques » sur le langage (Frege : 1848-1925, Wittgenstein : 1889-1951) qui contestent la prétention des philosophes et de tout discours intellectuel à « définir » des personnes, que ce soit leur identité, leur singularité ou leur dignité ! Le langage ordinaire peut très bien dire sur les personnes bien plus que toute théorie, quand « il se passe » un « jeu de langage » où chacun se livre à sa façon, en fonction du contexte et des enjeux du moment !

La place donnée à la *reconnaissance des personnes* par Axel Honneth (1949-) et par Ricoeur (1913-2005) prolonge les réflexions de Hegel (1770-1831) sur l'*intersubjectivité* qui expliquait que chaque *sujet* singulier ne peut trouver sa véritable identité, sa singularité et sa dignité propre qu'en accédant à « l'amour de soi », au « respect de soi » et à l'« estime de soi » dans sa relation aux autres dans les sphères respectives des relations affectives, du droit ou des relations sociales.

Le personnalisme de Mounier (1905-1950) qui replace chaque *personne* dans sa (ses) communauté(s) d'appartenance, à la jonction entre ses relations individuelles et ses engagements collectifs, ne peut que s'enrichir de tous ces éclairages successifs sur notre réalité personnelle. Le foisonnement des dénominations et des scénarios correspondants (*l'âme, l'individu, l'« ego », le soi (ou self), le sujet, la conscience, la raison, le corps en tant qu'il ressent (la « chair »), l'intériorité, la vie, la personnalité, l'authenticité (le « da sein »), la subjectivité, l'expérience personnelle...*) nous interdit de réduire la personne à une identité abstraite, à une illusoire singularité ou à une dignité crispée, mais il aiguise notre attention, stimule notre sensibilité et nous invite à déchiffrer l'intrigue qui se joue dans chaque histoire personnelle !

Pour le colloque du 12/12, l'heure n'est pas à une théorie de plus ! En nous inspirant des origines théâtrales du mot, nous proposons plutôt de reconsidérer les « personnes » qui nous entourent comme de véritables acteurs de leur vie et de prendre le temps de relire leur histoire comme autant d'aventures personnelles mises sous tension entre les trois pôles de l'ISD: ainsi chaque atelier pourrait faire remonter sur les planches virtuellement telle ou telle personne rencontrée dans le type de situation prévu, en essayant de reconstituer les scénarios qu'ils ont vécus comme de véritables aventures à travers lesquelles ils auraient cherché à faire reconnaître leur **dignité** propre en **s'identifiant** à leur rôle à travers un jeu bien **singulier** !

L'objectif serait d'arriver à comprendre à nouveaux frais notre propre existence et celle de ceux qui nous entourent comme de véritables « aventures » personnelles pavées de risques et de crises et traversées de « quêtes de reconnaissances de son identité, de sa singularité et de sa dignité », tant au niveau individuel qu'au niveau collectif ! Et quand la description de l'existence sait jouer sur ces trois tableaux à la fois, l'intrigue se noue, le suspens monte d'un cran. Plus question d'idées abstraites, mais des « personnes en chair et en os » entrent en scène avec leurs passions et leurs contradictions ! Le personnalisme ne s'y présente plus comme une « théorie sur la personne » mais comme un « style », comme une manière de nouer des relations personnelles en reconnaissant dans chaque humain autant de partenaires d'une aventure humaine qui dépasse nos individualités ! **Le personnalisme serait un art de faire de sa vie et de chaque vie une intrigue, où les divers acteurs seraient reconnus comme d'authentiques personnages aux identités métisses bien marquées, totalement singuliers, sans que nul ne puisse se substituer à chacun, et fondamentalement « dignes » jusque dans leur vulnérabilité !**